

Otages des Français

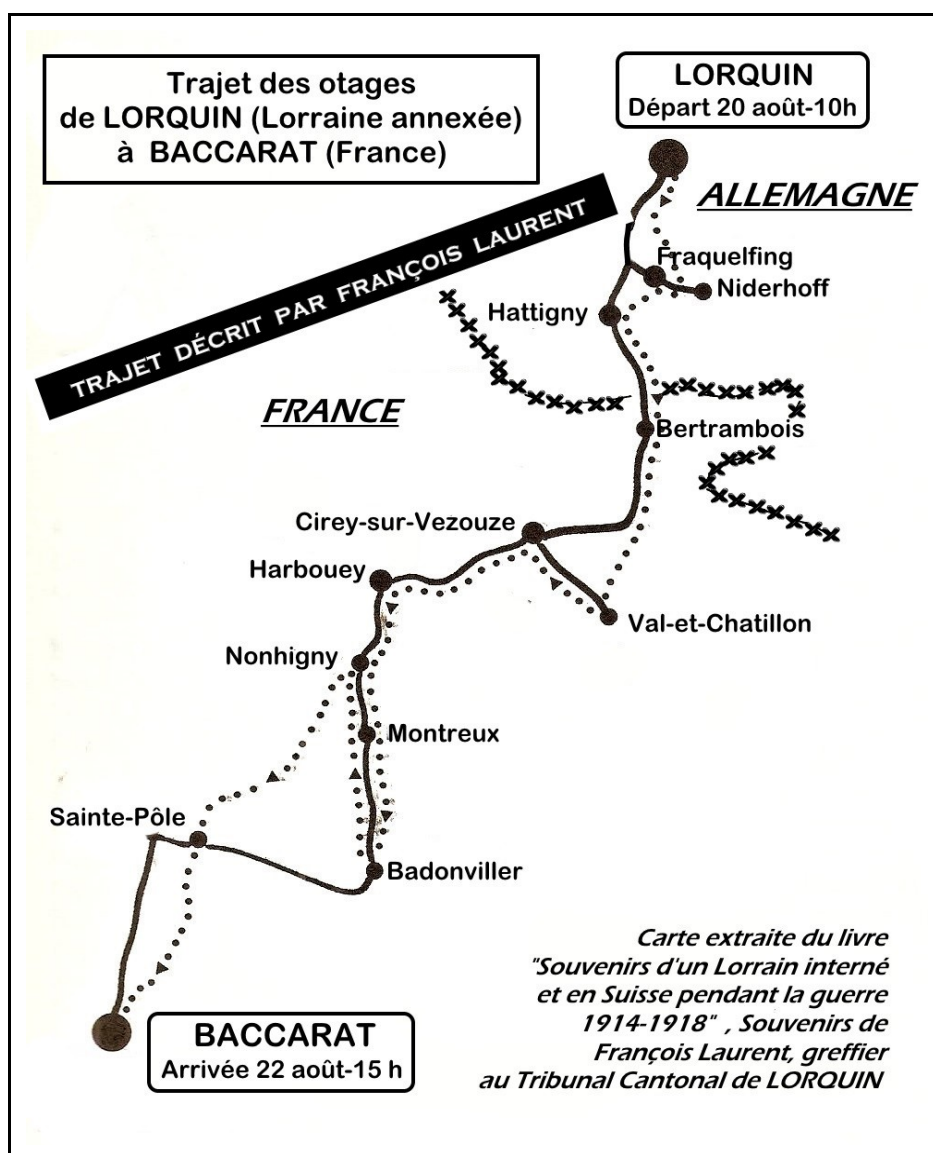
Voici la suite du témoignage livré par le Lorrain François Laurent, greffier au Tribunal cantonal de Lorquin. Le 20 août 1914, ce fonctionnaire du Reich fut emmené en otage par les Français qui se retiraient de la Lorraine annexée, puis interné en France et en Suisse. Il revint en Lorraine le 21 mars 1918, après 44 mois de captivité. Le début de ce récit figure dans le Hesse-Infos N° 51 (pages 55-59).

Dans les bulletins N°50 (pages 67-69) et N°51 (pages 52-55) sont parus des extraits du récit de l'instituteur de Hermelange, Théodor Hommes, né en 1894 à Wissembourg (Basse-Alsace), d'un père allemand immigré en Alsace après 1871 et d'une mère alsacienne. Théo Hommes fut arrêté le 18 août 1914 par les militaires français qui venaient de faire une incursion en Lorraine annexée, territoire allemand. Pris comme otage ainsi que bien d'autres Allemands, parfois Alsaciens ou Lorrains, il fut interné en France puis en Suisse, et ne rentra dans sa famille qu'en 1917. Nous vous proposons la suite des souvenirs de Theo Hommes, otage des Français.

Les otages François Laurent et Théo Hommes se retrouvèrent en captivité ensemble à Epinal, après être passés tous deux par la prison de Baccarat. Hommes arriva à Epinal le 22 août, et Laurent y débarqua le lendemain, 23 août.

« SOUVENIRS D'UN LORRAIN INTERNÉ EN FRANCE ET EN SUISSE
PENDANT LA GUERRE, DE 1914 À 1918 »

Récit de François Laurent, greffier au Tribunal cantonal de Lorquin, village de Lorraine annexée
annotés par Camille Maire



A pied vers l'inconnu

Voilà comment le juge [M. Steffens, juge au Tribunal de Lorquin] et moi nous partîmes de Lorquin vers 10 h et demie [le jeudi 20 août]. Toutefois, en route, je remarquai qu'il y avait un grand mouvement de troupes qui se dirigeaient vers la frontière française [franco-allemande], sans pouvoir m'expliquer pour l'instant ce recul. Ce n'est que plus tard que j'appris que les Français étaient tombés dans un guet-apens allemand à Sarrebourg, et qu'ils étaient obligés de se retirer. Je ne savais rien de la bataille de Morhange, et ce n'est que bien plus tard que je l'appris. Il faisait très chaud. Nous marchions en direction de Fraquelfing, à côté des troupes qui se retiraient. Mais avant le village, on fit halte dans une prairie, un peu plus loin que le Haut-Bois. Nous restâmes là jusque vers 6 heures du soir. Quand, vers midi, la faim se fit sentir, j'ouvris ma valise - boîte en carton entourée d'une courroie - et j'en sortis du pain et du chocolat que je mangeai sans appétit. La valise contenait en outre un peu de linge de rechange : chemises, flanelles, bas, caleçons, mouchoirs. J'étais tellement abattu que je n'en fis même pas l'inventaire complet. Comme nous avions soif, un gendarme alla nous chercher de l'eau à un kilomètre de l'endroit où nous campions ; le petit verre du matin avait servi à quelque chose. Le gendarme revint avec un seau d'eau, de sorte que nous pûmes nous désaltérer par la chaleur torride de ce mois d'août. On essaya bien de s'allonger et de dormir, mais en vain ; nous étions trop déprimés. Les gendarmes ne s'en faisaient pas, ils s'endormirent et nous dûmes même les réveiller lorsqu'un chef survint à l'improviste. Il nous aurait été facile de nous enfuir et de nous cacher dans le Haut-Bois, mais nous n'y pensâmes même pas.

Entre-temps la prairie se remplit de troupes qui y firent halte pour manger. Un sergent vint nous voir et déclara qu'il avait appris notre arrestation et nos qualités, que lui-même était avocat. On parla un peu métier, puis il s'éloigna. Je ne puis pas dire de quelle longueur fut cette après-midi ; je croyais qu'on n'en verrait pas la fin. De temps en temps, le juge et moi échangeons quelques mots, en français à la demande des gendarmes. Du côté de Sarrebourg, on entendait tonner le canon. Enfin, vers 5 heures, on se remit en marche. Après plusieurs détours par Fraquelfing, les gendarmes, qui ne connaissaient pas la contrée et qui cherchaient à retrouver leur brigade - ils demandaient à toutes les troupes qui s'étaient remises en route où se trouvait cette brigade - nous arrivâmes à Hattigny.

Avant d'arriver ici, près de Fraquelfing, je crus que ma dernière heure était arrivée. En effet la troupe nous prit pour des espions, et à un moment donné je vis plusieurs fusils braqués sur nous. En toute hâte, je fis une petite prière, recommandant mon âme et ma famille à Dieu. Heureusement que ce fut une fausse alerte ! J'étais tellement résigné à mourir que je n'en avais éprouvé aucune crainte. Mais je me rappelle encore toujours cet instant terrible. Sur le parcours, les troupes qui remontaient nous traitaient d'espions, de pillards, etc... Combien de fois le juge et moi n'avons-nous pas entendu ces épithètes, pendant les journées du 20, 21 et 22 août ! Et nous ne savions pas pourquoi les soldats étaient aussi excités contre nous.

Après la fausse alerte nous continuâmes notre chemin, toujours sous la conduite de deux gendarmes qui nous ont bien protégés pendant ce calvaire. Après plusieurs détours - les gendarmes cherchaient toujours leur brigade - nous arrivâmes vers 7 heures et demie à Hattigny, tout près de Niderhoff. Les gendarmes cherchèrent et retrouvèrent ici leur commandant, celui qui avait ordonné notre arrestation. Il leur dit de se chercher un abri. Les gendarmes cherchèrent donc un logis pour eux et pour nous, afin d'y passer la nuit. Ils trouvèrent abri chez Mme Schwartz, cultivatrice dont le mari avait été mobilisé dans l'armée allemande. Elle mit une chambre à notre disposition et, sur demande des gendarmes, nous servit un souper, consistant, autant que je me rappelle, en pommes de terre et des œufs, du pain et un verre de vin. La chambre n'ayant qu'un lit à deux personnes, les gendarmes nous donnèrent le matelas, une couverture et le duvet qu'ils mirent par terre et se couchèrent dans le lit, sur la paille, après avoir ôté leur vareuse. Malgré mes idées noires et mon état déprimé, je ne tardai pas à m'endormir, après que les gendarmes eurent fermé la porte de la chambre à clé et mis la clé dans leur poche.

Le lendemain matin - j'avais passé une assez bonne nuit - au réveil, Mme Schwartz nous donna de l'eau pour faire notre toilette et nous servit du café au lait. Je lui remis une petite somme d'argent - deux marks, je crois - pour le manger et les soins qu'elle nous avait donnés. Je constatai à ce moment que je n'avais plus de tabac et que je n'avais pas remis à ma femme les clés de notre logement. Je priai Mme Schwartz d'aller trouver le curé de l'endroit, M. L'abbé Meyer, que je connaissais, et de lui demander de ma part s'il ne pouvait pas me céder du tabac et faire parvenir le trousseau de clés à ma femme. Il promit de le faire en me faisant répondre qu'il regrettait de ne pas pouvoir m'être agréable quant au tabac, vu qu'il n'en possédait plus lui-même.

Vers 8 heures, nous quittâmes Mme Schwartz après l'avoir encore une fois remerciée de ses bons soins. De Hattigny, les gendarmes nous conduisirent vers Val-et-Châtillon et à Cirey-sur-Vezouze, où nous arrivâmes vers 11 heures. Ici, on fit halte devant la gendarmerie, jusque vers 5 heures du soir. Pendant le trajet, nous avons rencontré des personnes de Lorquin et des environs, traînant des voitures d'enfants dans lesquelles elles avaient mis leurs affaires de valeur. Nous leur demandâmes où elles allaient ; elles répondirent qu'elles fuyaient par peur du bombardement. Parmi ces personnes je reconnus Mme Nini Bour, née Bastien. A midi, les gendarmes de Cirey nous donnèrent une petite boîte de bœuf en conserve que nous mangeâmes avec notre pain apporté de Lorquin. Dans une proche auberge, un gendarme nous acheta (à nos frais) de la bière. Après avoir cassé la croûte, les cent pas devant la gendarmerie recommencèrent. L'après-midi me sembla interminable. N'ayant pas de peigne, j'en fis acheter un par un de nos accompagnateurs pour un franc.

Nous apprîmes dans le courant de l'après-midi qu'il y avait d'autres otages enfermés dans l'auberge où nous avons fait chercher la bière. Mais nous ne pûmes ni les voir, ni correspondre avec eux. On nous dit toutefois que parmi ceux-ci se trouvaient l'instituteur de Niderhoff, M. Strazielle, le maire, M. Liocourt et l'institutrice, ce qui, plus tard, fut reconnu exact par nous.

Vers 6 heures on nous fit reprendre notre marche. Les gendarmes nous conduisirent à Harbouey, où nous trouvâmes la population en grande surexcitation. Comme nous avions très soif - chaque fois que nous rencontrions une fontaine, nous buvions - les gendarmes nous firent entrer dans une ferme ; le propriétaire nous déclara qu'il n'avait rien à boire et nous demanda d'où

nous venions. Je lui répondis de Lorquin, sur quoi il me demanda des nouvelles de son cousin, M. Henry, serrurier et couvreur, auquel nous avons encore dit bonjour la veille en quittant Lorquin. J'expliquai la chose au fermier et lui dis que les deux fils Henry avaient été obligés de partir sous les drapeaux allemands. Le fermier se décida là-dessus à nous offrir une bouteille de vin blanc, que nous vidâmes avec lui et les gendarmes.



Beaucoup de personnes de Harbouey avaient, paraît-il, déjà quitté l'endroit par peur des uhlands allemands qui, ainsi que les Bavarois, comme je l'appris, avaient acquis une très mauvaise réputation dans ces quelques jours par leurs violences, leurs cruautés et les incendies qu'ils allumaient partout où ils passaient.

Nous devions avoir un abri pour la nuit à la mairie. Le maire avait déjà quitté la commune et ce n'est qu'à contrecœur que l'adjoint remit les clés de la mairie aux gendarmes. Pendant que nous attendions les clés devant la mairie, de nouveaux gendarmes firent leur apparition. En nous voyant, ils demandèrent à leurs camarades quels « oiseaux » ils avaient là. Nos accompagnateurs répondirent qu'il s'agissait d'otages, pour lesquels ils cherchaient un abri, sur quoi l'un des nouveaux venus répliqua : « Un cantonnement pour ça ? On les attache au premier arbre venu et on les laisse à leur sort. » Si nos gardiens avaient suivi ce fameux conseil, nous aurions bientôt été exterminés par la foule exaspérée et en fuite. Par bonheur, nos deux gendarmes se montrèrent plus humains et n'en firent rien. Merci encore ici à ces deux braves qui, pour la seconde fois, nous sauvaient la vie !

On ouvrit la mairie et on nous conduisit dans la grande salle, presque vide et qui sentait fortement le brûlé ; en effet, un incendie s'y était déclaré quelque temps avant. On ne parla pas de nous donner à souper. Il n'y avait pas de paille pour s'allonger. Les gendarmes en demandèrent et on nous donna des gerbes non battues, après qu'ils se furent bien démenés pour en obtenir. Le juge et moi nous reçûmes chacun une grosse gerbe. C'était la première fois de ma vie que je devais coucher sur de la paille nue et je ne savais pas comment faire. Mais le juge, qui était chasseur et avait passé plus d'une nuit dans les cabanes d'abri, me montra comment il fallait s'y pendre. Et nous nous allongeâmes l'un à côté de l'autre. Pendant ce temps, les gendarmes qui avaient déjà visité avec nous le logement de l'instituteur situé à côté de la salle de la mairie, y retournèrent et revinrent avec un matelas. Le logement de l'instituteur était complètement abandonné. Les gendarmes se couchèrent sur leur matelas à côté de nous et s'endormirent, mais pas pour bien longtemps.

Bientôt nous fûmes réveillés par un énorme vacarme. La salle était lugubrement éclairée par quelques lumières et remplie d'officiers qui rouspétaient et reprochaient aux gendarmes d'être déjà couchés, et ce sur un matelas. Je crois que c'est ce qui les exaspérait, car ils durent coucher sur la paille. Mais les gendarmes ne se laissèrent pas intimider et dirent qu'ils avaient des otages à garder. Bientôt le calme revint et je me rendormis. Je me couvris avec ma pèlerine qui, par la suite, me rendit de grands services. Je dormis jusqu'au matin d'un sommeil de plomb, car j'étais bien fatigué, non seulement physiquement, de la longue journée que nous avions derrière nous, mais aussi moralement par les terribles émotions qu'elle nous avait apportées. Et pourtant, pendant toute la nuit, il y eut un grand va-et-vient dans la salle et dans la rue. On entendait toujours passer des troupes.

En me réveillant le matin du 22, au petit jour, je remarquai que la salle était remplie de sous-officiers et de soldats qui, pêle-mêle, y avaient passé la nuit. On y avait même apporté un sous-lieutenant mort, devant lequel je m'arrêtai une minute en faisant une petite prière, quand je quittai la salle. Quant aux gendarmes, ils sortirent faire leur toilette et déjeuner. Pour nous, il n'y avait rien. En rentrant, ils nous déclarèrent que si nous avions des connaissances dans l'endroit, ils nous y conduiraient pour y boire le café. Depuis la veille à midi, à Cirey, nous n'avons rien mangé ; j'avais bien encore un peu de pain et de chocolat de la maison, mais nullement faim. Nous pensâmes de suite au cousin de M. Henry, qui la veille nous avait offert une bouteille de vin blanc. Quand nous arrivâmes chez lui en compagnie des gendarmes, il se préparait avec sa famille à s'éloigner à la hâte ; il ne voulut rien entendre. A la fin, à notre prière réitérée, il nous fit chauffer un verre de café noir.

Nous nous remîmes en route. Je remarquai que les troupes se retiraient en désordre de la frontière vers Lunéville et nous apprîmes aussi que, malheureusement, ils avaient succombé à la bataille de Sarrebourg, dans le traquenard que leur avaient tendu les Allemands et auquel, à Lorquin, ils ne voulaient pas croire, malgré les avertissements de la population.

Je ne me rappelle plus si c'est ce jour - 22 août - ou déjà la veille que nous avons été rejoints et dépassés par les habitants de Lorquin et des environs qui, avec le plus nécessaire sur eux ou sur une petite voiture d'enfant, fuyaient pour ne pas être ennuyés par les Allemands qu'ils redoutaient. Nous vîmes aussi des cultivateurs des environs qui passaient avec leurs voitures remplies de paille, sur laquelle on avait placé de malheureux petits pioupious blessés pour les conduire en sûreté et les soustraire aux Allemands qui s'étaient conduits comme des sauvages.



Toujours plus loin

Toujours sous la conduite de nos deux gendarmes, nous reprîmes vers les 7 ou 8 heures notre route vers l'inconnu. Il fallut marcher sur les banquettes de la route, cette dernière étant occupée par des troupes de toutes armes qui ne manquaient pas de nous traiter d'espions, lâches, charognards, etc ..., et qui ne demandaient qu'à nous exécuter, sans savoir pourquoi. Entre Harbouey et Nonhigny, nous remarquâmes qu'ils plaçaient des canons qu'ils cachaient avec des gerbes ; malheureusement, ils ne retrouvaient pas leurs camions à munitions qui étaient au moins à deux kilomètres en avance et qu'on dut faire revenir : un signe que le commandant avait perdu la tête. Nous arrivâmes à Nonhigny, village presque entièrement brûlé par les Allemands quelques jours auparavant, quand ils durent se retirer du fort de Manonviller. L'église était complètement brûlée, il ne restait plus que les quatre murs et une statue à l'intérieur. C'est là que je compris ce qu'était la guerre et ses suites de désolations ; et malgré que je me trouvais prisonnier, je plaignis de tout cœur les pauvres gens qui avaient subi de tels outrages et tout perdu par la faute des Allemands.

Comme il faisait déjà très chaud, nous demandâmes un peu d'eau à un habitant qui était resté et dont la maison était intacte. Il nous offrit l'eau demandée, nous questionna et, ayant appris que nous étions otages, il nous dit que les Allemands avaient emmené comme otage son gendre qui était instituteur. Après quelques mots de condoléances, nous continuâmes notre chemin. Nous passâmes encore dans un autre village en partie détruit par le feu. Le long de la route, il y avait des tombes fraîches et à peine recouvertes de terre : elles contenaient des soldats tombés pendant les derniers jours. Le juge, qui avait l'odorat très fin, me dit en passant devant ces tombes que cela sentait la décomposition en plein, ce qui n'était pas étonnant par la grande chaleur qu'il faisait journellement. Pour ma part, je ne sentais rien, n'ayant pas le sens olfactif bien développé. Cette désolation augmenta encore ma tristesse. Les gendarmes devaient nous conduire à Badonviller, mais, à deux kilomètres de cet endroit, nous nous arrêtâmes. L'un des gendarmes, qui traînait sa bicyclette avec lui, se rendit en ville pour avoir des nouvelles ; environ une demi-heure plus tard, il revint en indiquant que le quartier général qu'il cherchait ne s'y trouvait pas. Nous retournâmes donc sur nos pas à Nonhigny. Ici enfin, un gendarme reçut un mot écrit d'un de ses camarades qui s'y trouvaient et nous repartîmes.

Après environ une heure de marche, nous arrivâmes dans une vallée qui pouvait avoir trois kilomètres de large. De chaque côté, des canons y étaient postés ; d'un côté les Français, de l'autre les Allemands qui se combattaient mutuellement. Les gendarmes nous obligèrent à passer la vallée au pas de course jusqu'à un petit bois qui, à son orée, avait des tranchées établies fraîchement. En sortant du bois, nous remarquâmes sur la route, à une distance de 600 à 800 mètres, de la cavalerie sur la route. Un gendarme s'écria : « Les uhlands ! » et nous ordonna de reprendre le pas de course. Quelques minutes après, je déclarai ne plus pouvoir courir, étant trop fatigué ; on quitta le pas de course et on marcha au pas régulier. Le gendarme en question déclara : « S'il

le faut, on se rendra. » A ce moment, le juge aussi bien que moi, nous avions déjà remarqué qu'il ne s'agissait pas de uhlands, mais de cavalerie française. Malgré la fatigue on ne s'arrêta pas, nous continuâmes notre route. La soif nous faisait souffrir, mais nous n'avions rien pour l'apaiser.

Arrivés à Sainte-Pôle, nous priâmes les gendarmes de rentrer dans une auberge. L'un des gendarmes y entra et nous acheta un litre de vin ; dans une petite rue, nous fîmes une halte ; je mangeai un peu de pain et du chocolat que j'avais encore dans ma valise. (...) Bientôt, nous arrivâmes au village de Montigny où, à notre prière, les gendarmes nous achetèrent à nouveau un litre de vin, que nous réglâmes, comme le premier, du reste. Ce litre fut vite bu !

Et toujours plus loin ! Comme nous avons toujours nos valises - dans quel état se trouvait la mienne en carton ! - un soldat, croyant faire de l'esprit, nous dit : « Messieurs sont des voyageurs de commerce ? Vous voyagez au moins en espionnage ? Avez-vous des échantillons sur vous ? » Il leva même son fusil et voulut frapper le juge, mais un gendarme l'en empêcha en le menaçant de prendre son matricule pour le faire punir.

Vers 3 heures de l'après-midi, nous arrivâmes dans une petite ville. C'était Baccarat. Une partie de la population, qui était très excitée, nous suivit, nous insulta et nous menaça : « Cochons, Schweinkopp (Têtes de cochons), zigouillez-les, à mort les espions, les pillards ! » etc ... D'otages, nous étions descendus au rang de pillards et de charognards !

Haltes à Baccarat et Rambervillers

Les gendarmes nous conduisirent dans une grande bâtisse. C'était la gendarmerie. Ici on prit nos noms et nos qualités. On nous dit de mettre tout ce que nous avons dans nos valises et nous dûmes remettre celles-ci ainsi que canne et parapluie à un gendarme. (...) Nous n'avions pas encore fini de manger, quand la porte cochère s'ouvrit ; une grande automobile avec un lieutenant de gendarmerie et six à huit gendarmes armés de carabines entra dans la cour. Les gendarmes qui nous avaient accompagnés jusqu'ici étaient déjà repartis sans que nous ayons pu les remercier de tout ce qu'ils avaient fait pour nous. Aussitôt descendu d'auto, le lieutenant commanda à ses hommes : « Approvisionnez ! » et les gendarmes chargèrent leurs carabines.

En même temps, une autre porte s'ouvrit et il en sortit des prisonniers qui, à notre grande surprise, étaient presque tous des connaissances, savoir : l'abbé Meyer, curé de Hattigny, le maire Licourt et l'instituteur Strazielle, de Niderhoff, et l'institutrice de Fraquelfing, le maire Schmitt, son fils, et l'instituteur Thomes, tous trois de Schneckenbusch et bien d'autres.

On nous fit nous aligner sur deux rangs et le lieutenant ordonna : « Défense absolue de prendre n'importe quel paquet avec soi ! » Ainsi, il fallut laisser son linge de rechange, le peu de chocolat qui me restait, ma canne, ma pipe et mon couteau. Je ne pus même plus changer de linge de corps, qui était trempé de sueur et de pluie. (...)



On nous fit ensuite monter dans l'autobus, qui démarra sous les huées, les insultes et menaces de la population qui s'était massée comme sur un mot d'ordre devant la gendarmerie. Le voyage dura environ deux heures. Les gendarmes qui nous accompagnaient ne cessaient de nous railler et de se moquer de nous, disant entre autres que nous n'étions pas dignes de fouler la terre française, que nous étions des pillards, etc... Seuls deux soldats allemands, qui avaient été faits prisonniers et qui se trouvaient parmi nous, trouvèrent grâce devant les gendarmes qui les louangeaient même et disaient qu'ils avaient fait leur devoir. Pendant ce temps, ces deux soldats mordaient à belles dents dans du pain blanc et frais !

Afin que nous ne puissions pas contempler les contrées que nous traversions, les gendarmes baissèrent enfin les stores des fenêtres. Il nous fut interdit de parler entre nous. Un gendarme distribuait, avec un plaisir évident, des coups de crosse de fusil à des camarades que je ne connaissais pas. M. l'abbé Meyer, curé de Hattigny, qui avec sa sœur avait soigné des blessés français dans son presbytère, avait, comme il me le raconta plus tard, reçu un coup de crosse qui fit gicler le sang, avant d'être arrêté. Il était assis à côté de moi dans l'autobus et avait la tête bandée et la soutane ensanglantée. De temps en temps, l'autobus s'arrêtait. Le conducteur expliquait à la population qui se rassemblait, que nous étions des espions allemands et des charognards, sur quoi le populo se mettait à nous maudire et nous insulter. Je me rappelle que les jeunes filles et les femmes étaient les plus enragées.

Enfin, devant un casernement nouvellement construit, l'autobus s'arrêta définitivement. J'appris plus tard que nous étions à Rambervillers. On nous fit descendre et passer par des rangées de soldats qui étaient venus voir les « bêtes curieuses ». Naturellement, nous fûmes à nouveau insultés. Plusieurs soldats frappèrent même des camarades, entre autres Steffens et Licourt. On nous conduisit au poste de police qui se composait de plusieurs cellules, destinées chacune à un homme et munies d'un lit de camp composé de planches et d'un bloc de chevet, et d'un seau. On nous enferma quatre par quatre dans chaque cellule. Quand nous fûmes verrouillés et seuls, nous nous regardâmes mutuellement. Je partageais la cellule avec Steffens, l'abbé Meyer et Joseph Schmitt fils, de Schneckenbusch. Ce dernier avait les pieds ensanglantés. Fatigués et à bout de forces, nous nous assîmes sur le lit de camp. L'abbé Meyer était d'avis qu'il serait fusillé et me remit son porte-monnaie en me chargeant de le remettre plus tard à sa mère, demeurant à Abreschviller. Tous nous étions d'accord en croyant que nous rentrerions bientôt chez nous. Comme nous nous trompions !

Bientôt, un soldat entra dans la cellule après l'avoir ouverte, il portait un seau qui avait un couvercle et une cuiller en mains. Il jeta quelque chose du seau dans le couvercle et nous dit de le manger. Steffens avala quelques cuillerées de ce rata, qu'il trouva trop salé. Schmitt aussi en prit, tandis que l'abbé Meyer et moi nous renoncâmes à le goûter. Plus tard s'amena un gardien qui nous fit lui remettre tout ce que nous avions dans nos poches : argent, portefeuilles, montres, couteaux, etc... Je parvins toutefois à cacher ma montre dans une de mes molletières. (...)

Vers 8 heures on nous fit remonter dans l'auto et vers 10 heures nous arrivâmes à Epinal. Nous attendîmes un certain temps en dehors de la ville. La population s'assembla autour de nous ; nous fûmes molestés et insultés comme la veille. On aurait cru qu'on avisait la population de notre arrivée. Une jeune fille apercevant l'abbé Meyer, lui cracha au visage a dit : « Il faut lui couper ça », en indiquant qu'il fallait le châtrer ! La populace coassa aussi à qui mieux mieux.

Rencontres à Epinal

A Epinal, on nous conduisit à la maison de correction. Le gardien chef nous reçut avec ces mots de « bienvenue » : « Si j'avais quelque chose à dire, on vous jetterait tous à l'eau, votre air empeste ! » Nous étions environ 25 personnes. On nous enferma dans une salle qui ne contenait que deux bancs et une petite table. Cette salle avait environ 6 mètres sur 8. Quelque temps après, on nous conduisit dans une autre pièce qui pouvait avoir 6 mètres sur 10 et qui ne contenait que quelques bancs. Par contre, elle était déjà remplie de prisonniers. Ma surprise fut grande quand, parmi ceux-ci, je reconnus le docteur Gerich*, médecin de l'asile d'aliénés de Lorquin, Félicien Thomas, candidat notaire également de Lorquin, puis des personnes d'Abreschviller, de Voyer, etc... Le juge et moi ne savions pas que Gerich et Thomas avaient aussi été arrêtés. Ils se trouvaient tous deux dans un état tellement lamentable quand je les vis que je me mis à rire. Ce dernier avait perdu ses lorgnons et ne voyait plus clair, en outre il avait un œil noir et bleu. Il portait une blouse blanche d'infirmier et des sandales blanches. Il nous raconta qu'on avait pris Gerich comme otage et que sa femme l'ayant appris avait prié Thomas de se renseigner à ce sujet. Celui-ci alla trouver les gendarmes qui emmenaient Gerich. Je ne sais pas ce qu'il leur dit ni ce qu'il fit, mais les gendarmes le mirent aussi en état d'arrestation, sans indiquer aucun motif, et l'emmenèrent avec Gerich. Plus tard, le lieutenant de gendarmerie donna des ordres à ses subordonnés ; ceux-ci ne les ayant pas exécutés, Thomas s'en plaignit au lieutenant. A peine celui-ci eut-il le dos tourné que les gendarmes, pour se venger, passèrent Thomas et Gerich à tabac. Ils tombèrent sur eux, les terrassèrent et frappèrent.

* Hans Gerich était médecin à l'asile d'aliénés de Lorquin depuis 1913. Félicien Thomas, candidat notaire à Lorquin, accompagnait son ami Gerich en tant qu'interprète.

En outre, nous reconnûmes parmi les prisonniers Tiedemann, ancien maire, Frantz, garde-forestier, tous deux d'Abreschviller, Jacquot, instituteur à Voyer, et bien d'autres [aussi l'instituteur de Hermelange, Théo Hommes]. Nous étions, comme on dit, en bonne compagnie !

Vers 1 heure, on nous donna du pain pour toute la journée. Le gardien qui le distribuait nous le jeta presque à la tête. Il nous prenait probablement pour des sauvages ! Ceux qui étaient arrivés avant nous reçurent dans une gamelle qui était sale, un bouillon avec du foie, du poumon et du gorgeon de bœuf. Ce n'était pas mangeable. En outre on donna à chacun une cuiller, mais pas de couteau. Personne de nous n'en possédait, vu que les couteaux nous avaient été pris à tous, sauf à un receveur des douanes nommé Brockhaus, du Donon. Tandis que les camarades mangeaient leur rata, on fit sortir les nouveaux venus dans une petite cour. Ici, nous pûmes nous laver sobrement la figure et les mains. Essuie-mains : chacun son mouchoir ! Il fallut nous contenter de notre pain pour notre dîner. Quand nous rentrâmes dans la salle, je me couchai sur le plancher et m'endormis. Quelle fut ma stupeur quand je me réveillai ! Tous mes camarades avaient été reconduits dans la petite salle ! Je restai seul parmi tous des inconnus ! Vous pouvez vous figurer ma désolation.

Comme boisson, il y avait de l'eau dans une cruche en grès ; cette eau était chaude. En tout et pour tout, il y avait deux gobelets pour tous les prisonniers. L'air était chargé d'exhalaisons et presque irrespirable car, sur quatre fenêtres munies de barreaux, on ne pouvait en ouvrir qu'une ! Pour nos besoins, il y avait un grand baquet dans un petit réduit ; il fallait aller le vider après les soi-disant dîners et soupers, quand on nous sortait pendant un quart d'heure dans la cour, où se trouvaient des cabinets à la turque dans chaque coin.

Le soir, on nous donna du riz mal préparé qui n'était pas mangeable. Tout le temps que j'ai passé dans cette maison de correction, je me suis contenté d'eau, de café le matin, de pain et de la soi-disant soupe à midi, et ce n'est qu'avec une grande répugnance que je prenais cette dernière.

Vers 8 heures du soir, on nous conduisit dans une grande salle située au premier étage. Cette salle était garnie en tout et pour tout de matelas remplis de paille de maïs - deux matelas et une couverture pour trois hommes. (...)

Le lendemain matin (24 août), on nous reconduisit dans la salle du bas, où on nous donna dans les gamelles environ un quart de café noir qui était potable.

C'est ainsi que se passèrent deux longues journées (les 24 et 25 août). Je m'ennuyais à mourir. Enfin, on nous conduisit à l'« instruction » devant un capitaine qui se contenta de prendre nos noms et qualités et de nous demander pourquoi nous avions été arrêtés. Je profitai de l'occasion pour demander au capitaine la permission d'être enfermé avec mes camarades, en lui racontant dans quelles circonstances j'avais été séparé d'eux. Il me donna l'assurance que je retournerais auprès de mes camarades. Il tint effectivement parole, car dans l'après-midi on me reconduisit dans la petite salle où je retrouvai mes anciens camarades et où on n'était pas aussi serré que dans la grande salle. (...)

A chaque instant, on nous amenait de nouveaux camarades, entre autres, le papa Degrelle, de Haut-Clocher, âgé de 84 ans. Papa Degrelle avait servi en 1870 comme canonnier français. Voyant des canons français près de son village, il eut la curiosité d'aller les voir. Il fut arrêté comme espion ! Pauvre homme qui ne put supporter la captivité et qui mourut quelques semaines après au camp d'Issoire ! En outre on amenait du front des soldats - entre autres un cuirassier français - qui avaient probablement commis de graves délits. Toutefois, ceux-ci ne restèrent pas longtemps parmi nous. (...)

On resta ainsi ensemble jusqu'au 27 au soir. Nous passions le temps comme nous pouvions. Chacun racontait son arrestation et ses tribulations, quelques-uns chantaient (en allemand), d'autres jouaient aux cartes. (...)

En train en direction du sud

Le jeudi soir, 27 août, au moment de monter au dortoir, on fit un tri parmi nous. A 52 hommes, nous fûmes séparés des autres. Parmi ceux qui ne devaient plus être avec nous se trouvait l'abbé Meyer. Le pauvre homme avait toujours à souffrir de sa blessure à la tête et on lui faisait faire de préférence les sales corvées (vider la baquet, etc...). Plus tard, j'appris qu'il avait eu une fracture au crâne, qu'on l'avait remis en liberté et qu'il était logé chez un de ses confrères, enfin qu'il avait été dirigé sur la Suisse. Les 52 hommes triés furent conduits dans une autre salle pour dormir. Mais à 1 heure du matin on vint nous réveiller. Sans nous donner de nourriture, on nous conduisit sous une très forte escorte, qui chargea ses fusils en notre présence, à la gare. Tous les corridors de la maison de correction que nous traversions étaient gardés par des sentinelles avec baïonnette au canon !

Vers 2 heures, nous arrivâmes à la gare, mais ce ne fut qu'au bout de deux heures d'attente, donc à 4 heures, que ce dernier [le train] se mit enfin en marche pour une destination inconnue. (...)

Voici la liste des camarades qui se trouvaient avec moi dans la petite salle à Epinal :

- | | |
|--|---|
| 1. Bagard François, marchand de bois à Hesse | 19. Lachmann Victor, brigadier forestier à Saint-Blaise |
| 2. Bamberger Léon, forestier à Rothau | 20. Lacroix Xavier, instituteur à Champenay |
| 3. Dr Gerich Jean, médecin à Lorquin | 21. Licourt Arsène, maire à Niderhoff |
| 4. Frantz Henri, brigadier forestier à Rommelstein (Abreschviller) | 22. Lotz Xavier, directeur d'école moyenne à Schirmeck |
| 5. Frindel Joseph, instituteur à Saales | 23. Meyer Pierre, curé à Hattigny |
| 6. Gillmann Aloïse, chef de station à Burg-Bruche | 24. Pundt Guillaume, assistant des Postes à Strasbourg |
| 7. Goebel Frédéric, brigadier forestier retraité, Labroque | 25. Röhn Henri, garde forestier communal à Bourg-Bruche |
| 8. Goerg Jean, assistant supérieur des Postes à Strasbourg | 26. Rosenfelder Emile, receveur des postes à Saales |
| 9. Grunder Philippe, aiguilleur à Bischheim | 27. Schmitt Charles, propriétaire à Ritterwald, maire de Schneckbusch |
| 10. Hochhaus Bernard, receveur des Douanes au Donon | 28. Schmitt Joseph (fils), cultivateur à Schneckbusch |
| 11. Hommes Théodore, instituteur à Hermelange | 29. Schwartz Jean, cultivateur à Bonlieu, Hattigny |
| 12. Humbert (fils), marchand ambulant à Steige | 30. Steffens Jean, conseiller au Tribunal de Lorquin |
| 13. Humbert Xavier (père), marchand ambulant à Steige, près Sélestat | 31. Strazielle Victor, instituteur à Niderhoff |
| 14. Jacques Adolphe, instituteur à Voyer | 32. Thomas Félicien, candidat notaire à Lorquin |
| 15. Kegreisz Albert, hôtelier du Velleda, Donon | 33. Thômes Louis, instituteur à Schneckbusch |
| 16. Kesch Adolphe, instituteur à Voyer | 34. Tiedemann Adolphe, brigadier forestier à Abreschviller |
| 17. Klein Daniel, aiguilleur à Saales | 35. Tschupke Emile, garde forestier au Donon |
| 18. Koenig Jérôme, maire à Rothau | 36. Valentin Louis, cultivateur à Rothau |
| | 37. Verne Alfred, aubergiste à Hesse |

Toutes ces personnes ne faisaient pas partie du convoi parti le 28 août d'Epinal, par contre il y en avait d'autres qui avaient été triées dans la grande salle.

Vers midi, nous arrivâmes à Gray (Haute-Saône). On nous distribua du pain ; trois livres pour huit personnes, et deux boîtes de conserves. A notre prière, on nous donna aussi de l'eau potable. Partout où le train s'arrêtait, nous étions hués et insultés par une meute de gens affolés. Je crois que la population était prévenue d'un endroit à l'autre de notre arrivée ?

Après un arrêt d'une heure et demie, le train se remit en marche. La plupart des wagons étaient occupés par des soldats blessés revenant du front. Quant à nous, nous avions un wagon de 3^e pour nous. Dans chaque compartiment il y avait huit hommes et deux soldats qui avaient baïonnette au canon.